

Un Robin des Bois moderne
The General, John Boorman

Gilles Marsolais

Number 93-94, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24162ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (1998). Review of [Un Robin des Bois moderne / *The General*, John Boorman]. *24 images*, (93-94), 50–50.

UN ROBIN DES BOIS MODERNE

PAR GILLES MARSOLAIS

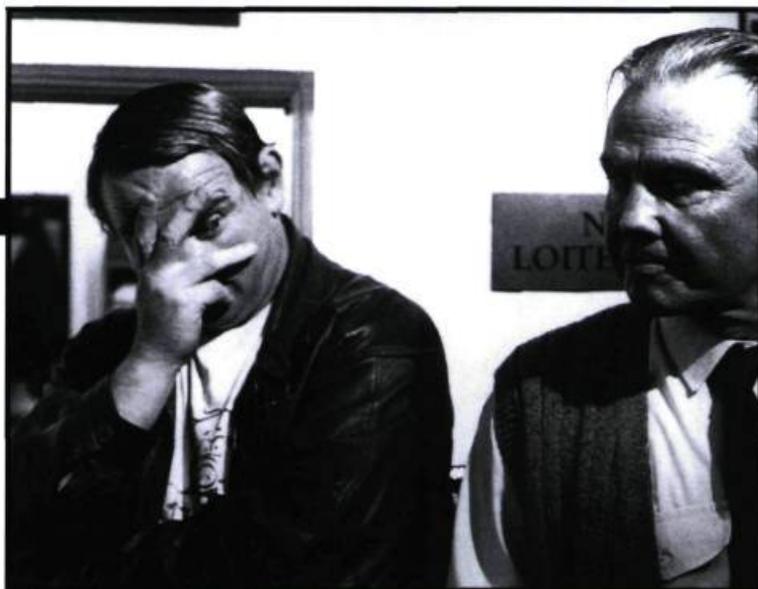
THE GENERAL ■ John Boorman

Tiré d'un fait authentique, le personnage de Martin Cahill dont le film du Britannique John Boorman raconte l'histoire a réellement existé. C'était une sorte de Robin des Bois des faubourgs de Dublin, qui a été exécuté par l'IRA pour des raisons obscures quelques années avant le tournage. Pour aller au plus court, *The General*, qui est le surnom de Cahill, est un film sur l'aliénation à travers l'histoire d'un homme qui se croyait libre. C'est dire que Boorman se retrouve en terrain connu, puisque ce héros est comparable à celui de *Point Blank* (1967) interprété par Lee Marvin.

Donc, l'enfance difficile de Martin Cahill dans le quartier de Hollyfield et en maison de redressement a fait de lui un adulte rebelle à toute forme d'autorité. Débordant d'humour, violent et généreux, cet anarchiste, voleur de profession, devra sa perte à son manque de clairvoyance et à son incapacité de s'adapter à l'évolution de la société et des mentalités. Ce personnage est interprété d'une façon convaincante par Brendan Gleeson (le «Depardieu irlandais») qui porte le film sur ses épaules en étant presque toujours présent à l'écran.

John Boorman a choisi de tourner son film en noir et blanc, comme pour attester de l'authenticité de ce qu'il montre à l'écran, mais il a aussi opté pour des choix stylistiques et de mise en scène qui lorgnent du côté de l'expressionnisme et qui ne sont pas toujours de la meilleure venue, telles les scènes évoquant les sévices sexuels dont Martin Cahill aurait été victime de la part des autorités policières et religieuses. Ces images, situées surtout au début du film, nous ramènent à un certain cinéma des années cinquante, comme pour bien faire comprendre au spectateur qu'il s'agit d'événements datés, et que l'Irlande d'alors n'était pas celle d'aujourd'hui! Malheureusement, ce procédé refait surface au cours de la période contemporaine, notamment dans ces gros plans contrastés en contre-plongée du juge, alors que Cahill assure sa propre défense et joue avec les failles du Code pénal pour faire avorter le procès. Cette fois, Boorman tente de faire comprendre sans trop de subtilité le côté caricatural de la situation.

Il a la main plus heureuse par la suite, en évitant ces excès, même si le ton reste volontiers bon enfant. Certes, il fait état d'une façon assez culottée du ménage à trois que Martin Cahill composait avec sa femme et sa belle-sœur dont sont issus plusieurs enfants, mais sa sympathie évidente pour le personnage lui fait escamoter les aspects les moins séduisants de Cahill. Même si ce n'était pas une brute sanguinaire, un seul passage évoque son potentiel de violence et sa haine viscérale envers ceux qui, pensait-il, l'avaient délibérément marginalisé, lui et les siens. Enfin, Boorman est peu explicite et entre-



Brendan Gleeson et Jon Voight.

tient l'ambiguïté quant aux motifs de l'exécution du personnage par l'IRA: en plus de marcher sur les plates-bandes de l'IRA et de susciter sa convoitise à l'occasion d'un vol audacieux, Cahill était aussi soupçonné de sympathie pour les protestants. Boorman a choisi d'explorer une autre dimension de ce personnage caractériel. C'est son droit, et ce choix contribuera sans doute à entretenir la légende.

Le récit est structuré de façon classique, avec ses flash-backs convenus, et il se termine en boucle là où il a commencé, c'est-à-dire avec l'exécution du «Général» alors qu'il sortait de chez lui et que, à la suite de sa maladie (il souffrait de diabète), les membres de sa bande l'avaient déjà laissé tomber. Par contre, la mise en scène alerte qui permet à Brendan Gleeson de donner la mesure de son talent d'acteur, au point de porter ombrage aux personnages secondaires déjà peu développés, confirme les dons de Boorman sur ce point et elle en arrive à faire oublier ces aspects prévisibles.

Inspiré du livre du même nom de Paul Williams, ce film est à mi-chemin entre le réalisme et le mythe qu'il reconduit selon les lois du genre, même si Cahill est contraint d'admettre qu'il s'est trompé, qu'il s'est nourri d'illusions. À cet égard, on ne peut qu'être frappé par le contraste qui existe entre le réalisme apparent de la narration, des lieux, des situations et des dialogues et la fictionnalisation évidente qui s'exerce dans le traitement de l'image contrastée et soignée qui vise à inscrire ce personnage légendaire tant dans l'histoire du cinéma que dans l'histoire de son pays. ■

THE GENERAL

Irlande 1998. Ré. et scé.: John Boorman. Ph.: Seamus Deasy. Mont.: Ron Davis. Int.: Brendan Gleeson, Adrian Dunbar, Maria Doyle Kennedy, Angeline Ball, Jon Voight. 125 minutes. Noir et blanc.